

<https://dechargelarevue.com/Pour-nous-regaler-en-douceur-d-une-illumination.html>



À propos du polder n° 191

# « Pour nous régaler en douceur d'une illumination »

- Le Magnum - Repérage -

Date de mise en ligne : samedi 31 décembre 2022

---

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

---

**Retour sur [Les Usines](#), de Georges Oucif, un de nos deux Polders d'automne 2021, à la faveur d'une longue note de lecture, signée Armelle Chitrit, dans la 1911 livraison de la revue Verso. Et profitons de l'occasion pour saluer le travail critique que régulièrement propose cette publication, sans lequel elle ne serait qu'une anthologie mensuelle de poésie, et dans lequel s'illustrent outre Christian Degoutte et sa revue des revues, sur laquelle nous reviendrons prochainement une fois encore, le maître des lieux Alain Wexler et Valérie Canat de Chizy, ainsi que pour ce numéro : Pierre Mironer, Lodi, Evelyne Morin, Gilles Lades, Armelle Chitrit enfin.**

Pour en savoir plus sur cette chroniqueuse, on se reportera sur les indiscrétions du vide-grenier du net. Par exemple, [ici](#), où elle semble hésiter entre les termes de *poétologue*, *poète* et *poétesse*, aux fins de définir sa démarche. Je retiens quant à moi, dans la chronique qu'Armelle Chitrit nous offre, cette définition des *Polder* comme *Cris de papier et de fumée, qui se glissent discrètement dans une poche pour nous régaler en douceur d'une illumination.*

Mais voici dans son intégralité sa prise de position par rapport aux *Usines*, qui paraissent, rappelle-t-elle, sous une couverture d'**Ameneh Moayed** :

« Les usines dessinent au loin leur dôme bossu / l'horreur de leur fournaise crachée par les cheminées / des hommes s'y consume et leurs mains rougeoient /comme le coeur de l'innocent à l'approche de l'amour (...) lorsqu'il dévoue sa vie à l'ardeur qui le brûle » (p 19). L'étincelle surgit des synecdoques les plus évidentes et « C'est un monde d'ombres et de tubes / dessiné par un enfant que rien n'effraie /... / Il suffit de regarder sans rien comprendre. » (p 21). En sourdine, c'est la prostitution à l'oeuvre dans ce monde résigné à emboîter la violence qu'il condamne et régénère. Elle coule comme si c'était depuis la nuit des temps partout sans obstacle. Avec « Les usines », on devine tout de suite tout cela. On sait immédiatement que cette « beauté insolite » (p 24) n'a de grave que son insolence éphémère dans l'obscurité d'une ère industrielle. Des questions se fauillent entre les allégories : « Les années, peut-être nous entraînent-elles vers des abîmes inattendus / le regard des inconscients y plonge toujours trop tard / où impénitents les éternels amoureux comptent les tristes jours où leur coeur bat sans objet. »

Cri de papier et de fumée, les « Polder » se glissent discrètement dans une poche pour nous régaler en douceur d'une illumination. Ne nous en privons pas ! Ici-bas. ce sont « les usines ». C'est si peu dire qu'elles sont personnifiées dans « leur corps incongru / dans leur nudité d'acier hirsute », p 9 « Qui sont ces formes sombres » animées, inanimées, dont le lecteur fait sa couleur pour nous apprendre les mystères d'une vision dont il est désormais redevable. Un rien qui redessine les cheminées d'usine sans les briques. sans la suie, sans le ciel. Des mains qui s'imaginent attraper l'air et la lumière. Des mots qui ne sortent pas de la bouche auxquels les doigts touchent sans tout à fait éteindre le son ou les voix qui montent en volutes sur l'horizon. Et sans orage et sans raison, tourner la page comme la lumière au loin s'éteint. Du chagrin et de l'impuissance de ce train dont jamais on ne peut descendre, du moins avant d'être comme fumée, soi-même recraché des usines.

Trente-quatre poèmes pour ce songe. Nous ne sommes pas devant « le premier film, à la sortie de « Metropolis ». Nous sommes dans tout ce qui le poursuit : « C'est une lutte incessante pour cesser de rêver de ses rêves qu'aucun marteau ne peut forger / une bouche qui voudrait sourire et ne crache que feu » p 33.

Dans le sillage d'une dénonciation apparemment docile, nulle besoin de caricature. Ce n'est pas non plus le cri romantique d'un Baudelaire ou d'un Rilke ni « La colère » révolutionnaire dans la voix de Dominique Grange ; c'est un regard d'homme à peine sorti de l'enfance, devant ces dessins qui s'animent en trois D : « le dragon porte-bonheur vient nous sourire / au-dessus des murs de briques noires / béat l'amoureux impénitent / admire la chevelure déliée d'une femme brune (...) ». Devant ces « corps tordus » (p 13), le « monstre qui (leur) fait les gros yeux » n'est que la pointe d'un monde encore plus tordu. Mais qu'avale-t-il en vérité, sinon les « jours entiers », les vies, les années ? Ce n'est pas tant qu'on hallucine : « Elles fument et disparaissent comme la braise ». C'est le poème lui-même, ébloui par la violence, qui se met dans la boucle et fait des ronds de fumée jusqu'à la braise, ici au fond des yeux, la braise qui brûle en noir et blanc sans faire de cendres. Enfin de la détresse dans ce monde où le positivisme nous empêche de lire le danger de tout ce qui fascine et nous rend la vie simple ? Merci Oucif de nous alerter de cette liberté du regard où la subjectivité se déplace, ne sait plus à quelle beauté ni à quel courage s'en remettre. Ainsi planquons-nous dans un si petit livre pour croire au mirage d'une aliénation consentie... Je recommande ce recueil et quelques autres oeuvres qu'il faut dénicher sur la toile en plus des revues qui l'ont accueilli jusqu'ici : *Terre à Ciel, Mot à maux, Riveneuve, Continents, la Revue francophone du Tanka...* en attendant la suite avec gourmandise.

## « Pour nous régaler en douceur d'une illumination »

---

*Post-scriptum :*

**Repères :** *Les Usines*, de **Georges Oucif**, [polder n° 191](#). Préface : **Daniel Brochard** . Photographie de couverture : **Ameneh Moayedi**. 8Euros (2 Euros de port compris) à commander à l'adresse de *Décharge* : 11 rue Général Sarrail 89000 Auxerre. Chèque à l'ordre des *Palefreniers du rêve* ou par Paypal : [ici](#).

Georges Oucif est présent dans l'anthologie *Ces Mots traversent les frontières*, réunie et présentée par **Jean-Yves Reuzeau**, au *Castor Astral*, de même que [Carole Naggar](#) et [Nathanaëlle Quoirez](#), poètes publiées cette année dans notre collection *Polder*. Nous reviendrons bientôt sur cet important ouvrage.